

Format de citation

Chapron, Emmanuelle : recension de : Xenia von Tippelskirch, *Sotto controllo. Letture femminili in Italia nella prima età moderna*, Rom : Viella, 2011, dans : *Annales. Histoire, Sciences Sociales* (bis 2014), 2012, 3.1 - Genre, p. 768-770, DOI: 10.15463/rec.1006381158, téléchargé depuis Website

Annales

Histoire, Sciences Sociales

copyright

Cet article peut être téléchargé et/ou imprimé à des fins privées. Toute autre reproduction ou représentation, intégrale ou substantielle de son contenu, doit faire l'objet d'une autorisation (§§ 44a-63a UrhG / German Copyright Act).

Ce cas diffère grandement de celui de l'allaitement miraculeux par la grand-mère (Valdarno, Santa Maria delle Grazie), qui s'inscrit dans une tradition d'allaitement associé à la manne divine ; il est comme le « lait de compassion » chez les Touaregs, qui peut venir aussi bien aux vierges qu'aux femmes ménopausées¹.

Les analyses portant sur la seconde maternité tardive de la Vierge soulèvent encore plus de questions. On se demande d'abord pourquoi la maternité tardive de sainte Anne a été écartée de l'étude au profit de la pâmation de la Vierge, dont les références à la maternité sont plus difficilement décelables. Si Rupert de Deutz justifiait cette hypothèse au XI^e siècle, il est difficile de considérer, dans les tableaux du Pérugin ou de Lorenzo Lotto, les souffrances de la Vierge comme des douleurs de parturiente. L'interprétation du ventre arrondi comme symptôme de grossesse faisant question, à une époque de valorisation esthétique de la rotondité abdominale, l'analyse de la robe de la vieille femme d'Agostino Veneziano comme une robe fendue est donc loin d'être évidente.

Le livre s'achève sur une confrontation entre une femme peintre « vierge », Sofonisba Anguissola (mariée deux fois mais jamais mère), et une mère de onze enfants, Lavinia Fontana, qui peignit une série de Vierges à l'enfant lors de ses dernières grossesses à plus de quarante ans. Si la création peut parfois être comparée à la procréation (et c'est ainsi que Giorgio Vasari louait Anguissola), on voit bien que l'une ne saurait exclure l'autre. Et l'auteur ne le précise pas, mais la comparaison entre création et génération était courante, peut-être même davantage pour les hommes. Vasari raconte la repartie de Michel-Ange voyant arriver dans son atelier un fils de Francia : « les figures vivantes que ton père fait sont meilleures que celles qu'il peint² ».

L'apport principal de ce livre est certainement d'avoir attiré l'attention des historiens de l'art sur un sujet dont les questionnements actuels nous invitaient à relire le passé, et l'ouverture de l'auteure sur l'art contemporain témoigne de la pertinence du thème jusqu'à nos jours. L'auteure relit certaines œuvres bien connues de l'époque moderne à l'aune du problème de la sénescence féminine, mais

elle fait aussi apparaître des séries de portraits originaux comme le sont ceux des femmes artistes, et des mères de peintres représentées par leurs fils et filles. On ne peut que regretter que les disjonctions vieillesse/genre et sexe/sexualité ne soient pas davantage approfondies, et que les réelles implications de la perte des caractéristiques du genre chez la femme âgée ne soient pas davantage prises en compte.

CHLOÉ MAILLET

1 - Saskia WALENTOWITZ, « 'Lait d'honneur et seins charitables'. À propos des pratiques d'allaitement non maternel chez les Touaregs de l'Azawach (Niger) », in D. BONNET, C. LE GRAND-SÉBILLE et M.-F. MOREL (dir.), *Allaitement en marges*, Paris, L'Harmattan, 2002, p. 111-141.

2 - Frederika H. JACOBS, *Defining the Renaissance Virtuosa: Women Artists and the Language of Art History and Criticism*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997, p. 38.

Xenia von Tippelskirch

Sotto controllo. Letture femminili in Italia nella prima età moderna

Rome, Viella, 2011, 301 p. et 16 p. de pl.

Dans cet ouvrage consacré aux lectrices des villes italiennes entre 1530 et 1650, saisies comme réalité sociale et comme construction normative, Xenia von Tippelskirch procède d'emblée à un double choix. Le premier consiste à considérer le genre du lecteur comme la ligne de clivage la plus pertinente pour la compréhension des pratiques de lecture de la première époque moderne, de préférence au rapport à l'orthodoxie, au niveau d'éducation ou à l'âge du lecteur. Le second est d'inscrire sa recherche dans la réflexion sur le disciplinement ecclésiastique des lectures, à l'époque-clé de la mise en place d'un arsenal institutionnel et argumentatif, auquel contribuent tous les niveaux de l'Église¹. Ainsi, c'est en mobilisant une conception de la lecture comme braconnage, et en s'inspirant des suggestions d'une historiographie attentive aux formes de réappropriation des normes sociales de genre, que l'auteur propose une histoire de ces lectures contrôlées qui est, au fond, celle de leurs marges d'autonomie, de leur jeu discret mais constant avec la règle.

La recherche du document signifiant pour l'historien de la lecture a engagé X. von Tippelskirch dans une vaste quête couronnée de belles trouvailles. Huit fonds d'archives ont été mobilisés, polarisés par Rome (capitale de la chrétienté) et par Venise (capitale typographique, qui produit les deux tiers des livres imprimés dans la péninsule). Sources inquisitoriales, judiciaires, écrits du for privé sont confrontés à une ample série de textes littéraires, philosophiques et ecclésiastiques, à un bel appareil iconographique, et complétés par une impressionnante bibliographie en quatre langues.

La première partie dépeint le peuple des lectrices. Elle restitue les voies d'accès à la lecture (enseignement dans les monastères, les écoles, les intérieurs domestiques), la possession privée du livre (au prisme des problématiques séries d'inventaires après décès, mais également des archives des congrégations religieuses, des grandes familles et des hôpitaux), les voies d'accès au livre (des librairies au bagage abandonné d'un voyageur), les temps et les lieux, enfin les manières de lire appliquées au livre religieux. Dans ce tableau où la pesée statistique cède forcément le pas à une approche qualitative, l'auteur tient la promesse d'une histoire où la spécificité d'une lecture au féminin ne se dit que dans la confrontation et l'interaction avec les pratiques de l'autre sexe. Elle n'apparaît également jamais mieux qu'en creux, dans les sanctions qui frappent l'écart à la norme, ainsi ces lectrices en place publique qui sont immanquablement traduites devant les autorités ecclésiastiques.

La grille d'analyse choisie par l'auteur n'oblitére jamais l'existence d'autres principes d'assignation, comme dans le cas de la lecture au jardin, également associée à la jeunesse et au philoprottestantisme. La méthode impressionniste, assumée, a malgré tout ses limites. Car la mobilisation de sources hétérogènes ne peut faire l'économie des spécificités de l'économie textuelle ou visuelle dans laquelle s'insèrent ces figures de lectrices, des codes dont elles héritent ou dont elles jouent, qui ne se résument pas au jeu entre norme et pratique. Ainsi de la « lecture nocturne » (p. 62-63), dont la présentation juxtapose des témoi-

gnages relevant de postures et d'imaginaires aussi contrastés que les agenouillements nocturnes d'une dévote, la lecture diurne d'une malade alitée, les lectures au lit du petit matin ou la présence de livres au chevet. Le brio de l'auteur se révèle, en revanche, dans l'analyse de dossiers singuliers, qui lui donnent les moyens de débrouiller l'écheveau des argumentaires et des registres de la pratique. L'épisode romain de la divination du sexe d'un fœtus à l'aide d'un miroir et d'un livre sacré, jugé en 1567, donne ainsi à lire le rapport à l'écrit comme « champ de bataille et de collaboration entre les sexes » (Jürgen Schutte), la contamination réciproque des pratiques licites et illicites, la place du livre dans l'espace plus large des pratiques de l'écrit et de l'écriture, enfin le rapport du « lu » au « non-lu » (l'objet-livre efficace) et au « lu par cœur ».

Les deux parties suivantes décrivent l'entreprise de disciplinement des lectures féminines, par le retranchement des pratiques jugées dangereuses et la modélisation d'une lectrice idéale. Ce qui intéresse X. von Tippelskirch, c'est la manière dont cet arsenal argumentatif est réinvesti par les femmes – mais également par les hommes – et structure, par exemple, les stratégies de défense. Là encore, l'étude fine et minutieuse de procès partis « d'en bas » ouvre les termes de la réflexion sur la valeur différentielle des supports et des manières de lire. Que valent un livre de piété, une lettre d'amour, des vers galants de l'*Orlando furioso*, récités par lui mais reconnus par elle, pour défendre l'honneur d'une donzelle ou les bonnes intentions de son séducteur ? Dans les procès en hérésie, c'est l'argument d'ignorance qui est instrumentalisé et parfois débusqué par les inquisiteurs. Mais ce dernier produit aussi un fantôme archivistique, puisque l'habitude se prend, à la fin du XVI^e siècle, d'interroger les simples « sans rien faire écrire » (p. 111).

Y a-t-il eu une « question féminine » pour la Congrégation de l'Index ? Contre Edoardo Barbieri, l'auteur soutient que l'interdiction de lire la Bible en vulgaire partage la société suivant le genre, plus que suivant la *literacy*, car même les demandes des religieuses et des lectrices lettrées sont rejetées. Une série d'études

de cas permet précisément d'apprécier ce qui, dans un ouvrage destiné aux (ou à des) femmes, pose problème et peut conduire à son interdiction. Le public visé apparaît finalement comme un facteur aggravant lorsqu'il s'articule, par exemple, à une littérarité dans tous les cas mal appréciée par les censeurs (jeux de l'hyperbole, de la métaphore ou du débat) ou à des thèses jugées *a contrario* inoffensives lorsqu'elles sont destinées à un public masculin (comme celle de la supériorité féminine).

À l'inverse, la troisième partie suit la construction d'un canon de lectures autorisées et du modèle de la bonne lectrice. L'étude sérielle des traités sur l'éducation féminine révèle une double scansion chronologique : la tendance à la restriction du canon au milieu du XVI^e siècle, la différenciation du public féminin selon son âge et son statut social à la fin du siècle. Traitement spécifique au sexe imbécile ou simple déclinaison d'un plus vaste contrôle des lectures ? On regrette un peu que le resserrement de la démonstration sur son versant féminin ne donne pas les moyens d'en juger. Décalant le regard vers le livre, l'auteur éclaire, enfin, les lieux d'écriture où s'élabore la figure d'une lectrice idéale. Active dans les préfaces et autres « seuils » des livres, la modélisation atteint son comble dans le genre de la biographie, déclinée par les milieux humanistes et jésuites.

La démonstration se referme sur un ultime portrait de lectrice des années 1640, celui de la marquise Maria Veralli Spada. Plus qu'un braconnage, ses notes de lecture en forme de recueil de lieux communs illustrent la liberté, modeste mais irréductible, de la glaneuse dans le champ clos de la Contre-Réforme. Autant qu'avec la réflexion historiographique sur la société modelée par la réforme tridentine, c'est ainsi avec tous les travaux sur la culture graphique que cet excellent ouvrage est appelé à dialoguer.

EMMANUELLE CHAPRON

1 - Voir, pour une époque ultérieure, Patrizia DELPIANO, *Il governo della lettura: Chiesa e libri nell'Italia del Settecento*, Bologne, Il Mulino, 2007.

Sandrine Parageau

Les ruses de l'ignorance. La contribution des femmes à l'avènement de la science moderne en Angleterre

Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2010, 359 p.

Explorant les rayons de sa bibliothèque pour trouver des réponses aux questions qu'elle se posait sur les liens entre femmes et littérature, Virginia Woolf déplorait, après avoir feuilleté quelques gros volumes poussiéreux, « qu'on ne sache rien qui concerne les femmes avant le XVIII^e siècle ¹ ». Dans la lignée d'une « histoire des femmes » maintenant établie comme mouvement historiographique, le livre de Sandrine Parageau contribue à combler cette lacune en proposant une étude historico-philosophique de deux figures de la vie intellectuelle anglaise de la seconde moitié du XVII^e siècle, Margaret Cavendish (1623-1673), duchesse de Newcastle, et Anne Finch (1631-1679), vicomtesse Conway.

Ce qui fait l'originalité de Cavendish et de Conway, et ce qui rend ce travail particulièrement intéressant, c'est que ces deux auteures ont consacré tout (pour Conway) ou partie (pour Cavendish) de leurs œuvres respectives à des thèmes proprement philosophiques, en s'intéressant plus spécifiquement à des questions de « philosophie naturelle » qui étaient l'apanage d'auteurs masculins. Loin de se cantonner à des réflexions morales ou religieuses, les écrits de Cavendish et Conway entendaient participer aux débats et aux controverses suscités par l'avènement de la « science moderne », aussi bien du point de vue des méthodes (c'est alors l'*experimental philosophy* de Robert Boyle, John Locke et des *gentlemen* de la Royal Society qui est en question) que des doctrines (notamment les discussions sur les différentes formes d'explication mécaniste des phénomènes naturels proposées par les atomistes, Thomas Hobbes ou René Descartes). Pourquoi Cavendish et Conway ont-elles toutes deux, bien qu'indépendamment l'une de l'autre, décidé de prendre pied dans un domaine du savoir, la *natural philosophy*, qui était traditionnellement réservé aux hommes ? Qu'est-ce qui explique qu'elles aient toutes les deux défendues des philo-